HAL
open science

L'art et les sciences sociales, une association porteuse pour documenter et partager le lien à l'appartenir

Didier Christophe

To cite this version:

Didier Christophe. L'art et les sciences sociales, une association porteuse pour documenter et partager le lien à l'appartenir. Dans l'animation et dans la recherche : Expérimentations artistiques. Quelles interactions pour quelles transformations ?, IUT Bordeaux Montaigne, Jan 2019, Bordeaux, France. hal-02350365

HAL Id: hal-02350365

https://hal.science/hal-02350365

Submitted on 11 Feb 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

L'art et les sciences sociales, une association porteuse pour documenter et partager le lien à l'appartenir.

Par Didier CHRISTOPHE, ENSFEA, Toulouse.

Bonjour,
Cette communication s'inscrit dans la lignée d'une recherche en thèse que j'ai soutenue ici à Bordeaux il y a maintenant douze ans, sous la direction d'Hélène Sorbé.
Je vais donc y faire allusion dans une première partie, afin de retracer la genèse du questionnement que je suis venu évoquer avec vous, puis je convoquerai des références et des pratiques, ce qui permettra d'indiquer quelques pistes encore largement non défrichées.

Depuis la thèse, je n'ai pas cessé de travailler cette question, à certaines époques en chercheur, et continuellement en plasticien.
Il se trouve qu'en 2011, un programme de recherche a été porté par l'équipe CLARE,
sous l'égide de Gérard Peylet et Hélène Saule-Sorbé. J'y ai participé durant les trois années du programme, et au final, en 2014, j'ai invité au colloque deux artistes que j'avais invités en résidence dans le lycée agricole où j'étais alors enseignant, et que j'avais amené à s'associer à la thématique d'alors, l'appartenir.
Deux ans plus tard, j'ai été recruté par l'ENSFEA.
J'y ai retrouvé un enseignant-chercheur en sociologie que je connaissais, Philippe Sahuc.
Et cette présentation va faire référence à Philippe Sahuc assez largement.
Il se trouve qu'alors qu'en 2004, alors que je vivais moi-même une première résidence d'artiste en lien avec mon thème de thèse, la nécessité d'introduire une approche issue des sciences humaines dans ma recherche artistique est devenue une évidence.
Je connaissais le photographe Marc Pataud depuis 6 ou 8 ans, j'avais appris de lui et de son ami le critique d'art et de culture Brian Holmes, un néo-marxiste américain, qu'à un travail d'art documentaire devait nécessairement s'adjoindre un dispositif d'enquête, avec l'appui d'outils, voire de professionnels, du journalisme ou des sciences humaines et sociales. Et c'est ce qui avait orienté en 2002 mon sujet de thèse : mettre l'agriculture d'un territoire à l'expérience de l'art, en proposant des dispositifs visant à la recherche-action, ou pour mieux dire, ce qui allait devenir pour moi recherche-participation par le biais d'observations-participantes.
Je suis alors aller rencontrer fin 2004 à AgroParisTech le directeur du département sociologie rurale, l'agronome et sociologue Jean-Pierre Prod'homme, qui est devenu tuteur de ma thèse pour les questions d'agriculture et de sociologie, puis mon président de jury. C'est lui qui m'a fait connaître, dès notre première rencontre, les travaux de Philippe Sahuc.

Philippe Sahuc est docteur-ingénieur de l'Agro, mais aussi conteur, et se dit aujourd'hui jongleur de mots, mêlant les langues, français, gascon, anglais, wolof, bambara, peul, etc, et y ajoutant des boucles enregistrées.
Et cela, il le fait aussi sous sa casquette de sociologue de la ruralité et de la jeunesse.
Fort de mes propres expériences et du rapprochement avec Sahuc qui se trouve occuper en tant que maître de conférences en sociologie le bureau qui fait face au mien à l'Ensfea, j'ai espéré repérer d'autres acteurs de ce champ d'investigation transdisciplinaire. Depuis rencontré, dans un colloque sur la didactique des arts, l'anthropologue des pratiques spectaculaires Davia Benedetti. Et je me suis écarté cette année d'une UMR de didactique pour me rapprocher du labo toulousain LLA Créatis, qui en lettres, langues et arts, se concentre sur les relations des arts à la société, avec notamment une enseignante-chercheure en design, Fabienne Denoual.

Il est étrange de constater que nous nous ignorions tous les un les autres jusqu'à l'an dernier. Mais cela s'explique, nos champs disciplinaires et nos unités de recherches étant disparates, et nous y reviendrons.
Parmi les auteurs qui ont aussi sourcé mes premières approches, je dois citer les travaux sur l'art politique et socialisé de Dominique Baqué et de Paul Ardenne, parmi beaucoup d'autres. Baqué et Ardenne ont ceci de fécond qu'ils reconnectent le travail de production de l'artiste avec l'attention à la société et son expression.
C'est ce parcours qui m'amène à proposer aujourd'hui la problématique que voici :

Selon quelles modalités des pratiques artistiques permettent-elles la collecte, le traitement, la restitution et l'appropriation de données relevant du champs des sciences humaines et sociales, dans le cadre de l'animation socio-culturelle en lycées agricoles ou dans des résidences de création ?
Sans doute y a-t-il là dessous quelque chose de cet « art aux frontières » qu'appelaient Norbert Hillaire ainsi que Gérome Glicenstein.

Le Contexte, vous l'avez deviné après la présentation que a faite de moi Martin Lussier, va s'ancrer, pour ma présentation d'aujourd'hui, dans le cadre de l'enseignement agricole, mais aussi dans celui de pratiques artistiques adossées à des dynamiques de recherche.
Je propose donc la mise en relation et l'analyse de modalités et de résultats autour de la notion d'appartenir ou de lien au territoire (Peylet & Saule-Sorbé ; Christophe) dans diverses situations d'interaction :
- d'une part, des expériences vécues lors d'ateliers et résidences avec divers artistes en lycées agricoles, la Franco-cambodgienne Phet Cheng Suor, les Allemand Hardy Langer ou Christoph Traub, le Franco-polonais Woïtek Skop, et moi-même alors que j'avais obtenu de transformer un temps de formation de cinq semaines en une résidence d'artiste au lycée agricole de l'Indre ;
- d'autre part à travers mes propres expérimentations en résidences d'artistes ou symposium, en France, Belgique, Hongrie, Allemagne.
- enfin, des créations scéniques impliquant des enseignants-chercheurs à la fois artistes et socio-anthropologues, Philippe Sahuc et Davia Benedetti,

Dans les résidences d'artiste dont je parle, au sein de lycées agricoles,

Phet Cheng Suor, dans un lycée agricole de Corrèze, a abordé l'interculturalité à travers la diversité des vêtements de travail agricole et des images de la ruralité, en fabriquant des vestes de travail japonaises faites de fibres récupérées et recyclées, appelées boro, ou en customisant de vieilles cotes de travail collectées à la ferme du lycée, tous ces vêtements étant ravaudés, réparés avec des cyanotypes réalisés par les élèves, à partir de leurs propres clichés de la ferme et de son environnement, et des clichés réalisés par Phet Cheng Suor sur des temples abandonnés en Asie. Conscientisation, pour les élèves, de la parenté de situation des agriculteurs pauvres ici et là-bas, et donc de la communauté d'enjeux dans l'ère de la mondialisation. Car se sentir être d'ici, appartenir à un territoire corrézien, et se sentir aussi mis en danger par la mondialisation, ce n'est pas seulement conscientiser un appartenir, ce peut être aussi partager le même sort qu'un petit paysan asiatique.

Hardy Langer ainsi que Christoph Traub, en résidence en même temps dans deux lycées agricoles différents en Corrèze, on travaillé une mémoire encore vive chez les personnes d'âge moyen mais en voie d'effacement chez les plus jeunes, la mémoire de la Résistance aux Nazis, et du massacre perpétré par la division SS Das Reich, qui a pendu à Tulle 99 hommes et déportés 149 autres la veille de commettre un autre massacre à Oradour-sur-Glane. Mémoire ravivée par un appel à témoigner d'une présence mémorielle sur ce même territoire. Traub sculpta dans une pierre locale des membres démembrés et numérotés comme des bras de déportés, Langer peignit les portraits de chaises de membres de la communauté scolaire et d'habitants du territoire comme autant de chaises d'absents potentiels. C'est un appel esthésique, par une production poéthique comme diraient les esthéticiens Clancy et Tancelin, qui nous fait réfléchir à la citoyenneté et à la responsabilisation politique de chacun.

Woïtek Skop, toujours en Corrèze, tourne avec des élèves qu'il rend témoins, intervieweurs ou opérateurs derrière la caméra, des expressions d'élèves : comment se sentent-ils appartenir à cet établissement scolaire agricole. L'attachement à ce lycée original et identifiant éclate comme une évidence dans un documentaire de 56 minutes. La cohésion interne en est renforcée pour les promotions d'élèves impactés par le projet.

Et moi-même avec des Bac Pro agricoles dans l'Indre, je les emmène interviewer des agriculteurs, des élus, des techniciens et responsables agricoles. Le portfolio et l'exposition « Champagne dans le Berry, l'agriculture céréalière en Champagne berrichonne » offre un portrait diversifié d'une profession tiraillée entre le maintien ou non des systèmes de polyculture-élevage versus la monoculture céréalière, et les alternatives comme la vigne, les ou la culture de semences. Des alternatives souvent ignorées sont mises au jour. Les élèves modifient, ce faisant, leur vision de leur territoire professionnel, et ont la fierté de voir la Chambre d'Agriculture demander à pouvoir disposer d'un lot de portfolios et de l'exposition.

Mentionnons aussi David Molteau, que j'ai aussi invité non comme résident mais comme artiste intervenant en cours, a fait travailler à sa manière les élèves de deux classes de bac pro en parallèle sur leur appartenir, a permis de faire exprimer l'intérêt véritable

d'élèves de filière services à la personne pour la ruralité et les marqueurs visuels de la présence agricole, intérêt souvent souvent refoulé ou dénié dans leurs discours.

Dans mes pratiques personnelles, comme dans ce dernier exemple, je reprends des modalités expérimentées durant ma thèse. Et au fil des ans, j'adapte le dispositif avec des évolutions mineures. Comment le monde agricole de la Grande Plaine hongroise vit-il la disparition rapide du cheval de travail ? Qu'est-ce qui réunit les ouvriers de la manufacture d'arme de Tulle devenus musiciens amateurs ou semi-professionnels ? Comment et pourquoi une immigration professionnelle agricole flamande en Limousin ? Comment des Souabes expriment-ils le lien à leur territoire, et ont-ils une identité territoriale, un Heimat, à Schorndorf en 2012 ?Dans cette même ville, en 2015, comment des commerçants grecs vivent-ils la crise grecque entre Tsipras et Merckel ? Comment une société carnavalesque belge vit-elle son appartenir ? A chaque fois, questionner des témoins et restituer plus largement, partager la réflexion.
Expositions dans un café, un quai de gare, une bibliothèque, un service public aussi bien que dans une galerie, un centre d'art ou un musée, parfois dans deux ou trois de ces lieux. Je ne montre le plus souvent que des croquis sur le vif, des lavis de petits formats, des photographies retravaillées ou non à la manière des technimages théorisés par Anne Cauquelin, des scans de croquis, des dessins au bic sur nappes de bistro ou sur sac d'aliment pour bétail. Les textes des entretiens sont présentés en regard.
Il y a là une parenté évidente avec l'approche que le peintre Henri Cueco développait dans son ouvrage *La petite peinture*, ainsi qu'avec ces « images de peu » qu'analyse Christian Malaurie. Mais le public et les personnes enquêtées y retrouvent la vie simple, le témoignage à la fois humble et juste du vécu.

Sur le point d'aborder une approche scénique, je signale que Sahuc et Benedetti interviennent tous deux en formation des maîtres, et comme chercheurs, en sciences de l'éducation. Leurs démarches artistiques s'ancrent dans la recherche mais aussi dans l'éducation populaire.

Philippe Sahuc avait les deux années passées une résidence dans cinq lieux et cinq département, invité en résidence par le collectif Accueil paysan, pour sa double casquette d'artiste de scène et de sociologue. Il enregistre des témoins en chaque lieu, commente, remonte le tout, en fait des boucles sonores, qu'il présente comme rendu scientifique et artistique avec projection simultanée de ses croquis volontiers maladroits, images de peu, mais toujours identifiées comme traces visibles par les auditeurs-regardeurs. De retour dans un cénacle universitaire d'accompagnement du changement, il reste incompris par certains collègues, applaudi par d'autres.

Davia Benedetti enquête en anthropologue qu'elle est les pratiques rituelles autour du mauvais œil, l'occhio, ou d'un pèlerinage païen ancestral, en Corse et en donne des transpositions mêlant danses contemporaine et traditionnelle et création vidéo, dans une approche multimédia qui projette la tradition dans l'hypermodernité, tout en en donnant un écho réflexif qui questionne la population nombreuse et diversifiée impliquée dans ces projets.

Les citoyens corses vont-maintenir ces pratiques pas toujours profitables à la société démocratique, ou y renoncer, et pourquoi ? L'éducation populaire par l'art est ici comme ailleurs moteur de questionnement et de transformation sociale et individuelle.

Dans chaque cas évoqué, il y a conscientisation, en lien à des problématiques agricoles, para-agricoles ou rurales, par les apports sensibles et conceptuels autorisés par les expressions artistiques (Chevrier ; Descola ; Christophe)

Permettez moi maintenant quelques réflexions corollaires et de dégager quelques éléments de discussion.
Les résultats de ces confrontations donnent une lisibilité à des éléments communs aux processus par lesquels une approche artistique permet la restitution d'une part d'un réel vécu, depuis la phase de collecte de l'information jusqu'aux modalités de partage et d'appropriation.
De la situation d'animation, voire d'enquête, à la posture et la production du chercheur, la place de la parole est à la fois centrale et bousculée. L'artiste s'en saisit plus ou moins, en faisant parfois son seul matériau, parfois une référence tue mais nécessaire à la constitution de son projet et de son œuvre.
Il faut ici que je précise que l'éducation socio-culturelle est une discipline spécifique aux lycées et CFA agricoles, instaurée en 1965 suite à la Loi d'Orientation Agricole de 1962. L'ESC est par nature transdisciplinaire : éducation artistique, éducation aux médias, communication interpersonnelle, communication médiatisée, pédagogie de projet et séquences interdisciplinaires. Les enseignants d'ESC assurent un service scindé en deux tiers d'enseignement dans le cadre des référentiels de diplôme, et un tiers d'animation et de développement culturel auprès des apprenants et du territoire de l'établissement. « L'ensemble de ces activités se structure autour de trois grands objectifs : l'éducation à l'environnement social et culturel, l'éducation artistique, l'éducation à la communication humaine, à l'autonomie et à la coopération. » (Arrêté du 13/07/2016). L'enseignement, dans le cadre de modules généralement pluridisciplinaires.
L'animation et l'éducation socio-culturelle supposent d'autres enjeux et formalisations que ceux vécus lors de résidences et créations dans des institutions non scolaires, et cependant, il s'agit toujours de faire émerger du sens, de révéler des réalités, de les confronter, de les faire conscientiser. Et les résidences d'artistes peuvent être valorisées aussi bien dans l'animation que dans l'enseignement.

Dans tous les cas que j'ai évoqués, l'artiste, traite des données, se donne les moyens de les collecter, de s'en saisir, d'en faire usage ou non, et de produire une restitution qui fait œuvre, au sens d'objet esthétique, qu'il soit sonore, visuel, etc.
Des choix stratégiques et techniques portent alors à des abandons et des interprétations (Certeau) pour mieux établir les pratiques. En parallèle, l'anthropologie de l'ordinaire (Chauvier) et l'approche par la communication (Winkin ; Favret-Saada) s'imposent comme corollaires de processus de création s'instituant dans l'échange, entre don et contre-don (Mauss). Sahuc, en tant que sociologue et en même temps homme de scène a notamment écrit cette dimension du contre-don dans la restitution scénique.

Le fait d'utiliser des images produite par des élèves de bac professionnel agricole, pour Phet Cheng Suor, pour Woïtek Skop comme pour moi, cela signifie aussi que nous reconnaissons les images produites par ces jeunes comme ayant place dans un travail artistique conçu collectivement. Pour autant que ce sont des « images de peu », pour reprendre l'expression de Christian Malaurie, elles sont comme le montre Malaurie, porteuses de trace, de signification, en même temps qu'elles sont le résultat d'une pratique amateur empreinte d'une esthétique peut-être populaire mais évidemment partagée, elles ont en ce sens une valeur indéniable.
On pense évidemment aux écrits de Walter Benjamin, quand je dis ça. Davantage à mon sens que nous ne pourrions nous référer à Franck Popper dans *Arts, action et participation*, car la dynamique instaurée dans les exemples que j'ai pris est d'un tout autre ordre, même s'il y a bien action et participation. Il ne s'agit pas davantage de cette esthétique relationnelle promue par Nicolas Bourrieau, même s'il y une forte dose de relationnel. Il s'agit, dans cette relation, dans cette rencontre, davantage de « dépaysement », au sens où a pu en parler Philippe Ripoll.

Et de fait, ces images de peu, elles sont aussi la trace sensible de la rencontre des jeunes avec le monde de l'art incarné par un artiste en résidence, qui a partagé temps de repas, débats, enquête et temps de création avec eux, abordé des questions liées aux représentations, à la vie et la professionnalisation des artistes. Il y a là du sensible d'un autre ordre qui transpire, ce que l'on ne peut occulter, au risque de masquer cet enjeu d'anthropologie de l'ordinaire que revendique Eric Chauvier.
Entre animation d'ateliers, authenticité du fait artistique et recherche, les productions diffèrent, de la création scénique intermédia chorégraphiée (Benedetti) à la création d'« images de peu » porteuses d'une indicialité de l'image révélatrice de parts de réalité (Malaurie) tandis que le visuel dispute à la parole l'antériorité dans l'ordre des sensations (Bachelard ; Merleau-Ponty).

Il demeure que le résultat est toujours marqué du sceau d'une approche ancrée dans des pratiques relationnelles et pratiques d'enquêtes issues ou renouvelées des sciences humaines, et qui peut selon les cas se revendiquer de l'anthropologie, de la sociologie, si ce n'est de l'ethnographie.
Et si je mêle ici le relationnel et l'enquête, le lien social et l'anthropologie, c'est parce que Yves Winkin en a bien ouvert et justifié la voie.
Capturer, documenter et révéler le réel, dans une démarche d'animation liant art et enquête, permet d'ouvrir des lieux de passage à cet appartenir qui pouvait résister à l'ouverture (Simmel ; Certeau ; Callon, Lascoumes & Barthe), et d'autoriser une singularité et une façon d'être au monde, en offrant des « images de rêve » porteuses d'un potentiel d'émotion, de projet et d'impact (Benjamin).

Mais demain, de cela, que ferons-nous ?
Il nous appartient de proposer encore des modalités de rencontre, d'étude, d'expérimentation.

Nous avons vu que des pratiques existent, et qu'elles sont transposables.

Mais y a des freins, tout autant. Et ces freins peuvent aussi être, pour les chercheurs en arts et en sciences sociales, des freins institutionnels.

Comment dépasser les clivages disciplinaires ? Alors même que l'approche suggérée ici est foncièrement transdisciplinaire ?

Si, étrangement, on peut constater que d'une part la sociologie, connectée à la démographie, et d'autre part l'anthropologie, connectée à l'ethnologie et à la préhistoire, ne relèvent même pas de la même section du CNU, tandis que la psychanalyse, qui pourrait tendre vers l'anthropologie autant que vers la psychologie, ne figure pas à cette nomenclature du CNU, on ne s'étonne guère que quelques incompréhensions puissent subsister.

Lorsque Philippe Sahuc présente en séminaire doctoral ses modalités d'étude et de restitution par la station de boucle et les croquis, qui lui servent aussi dans la prestation scénique qui vaut restitution de son approche de sociologue, il se voit opposer de vives réactions d'incompréhension de certains de ses paires pourtant investis comme lui dans le champ de la conduite de l'accompagnement du changement et des transition en milieu professionnel. Et cependant, d'autres chercheurs le soutiennent tout aussi vivement lors de la discussion qui suit sa présentation.

C'est donc que notre monde universitaire est en constante mutation, et tiraillé entre des rigidités ou frilosité, et des envies d'ouvrir les fenêtres.

Mes entrées ont été le territoire et l'appartenir, qui sont des sujets dont les enjeux sont interconnectés et que l'on ne peut aborder que par le biais d'une pensée complexe inspirée d'Edgar Morin et d'une approche un tant soi peu systémique, à la Joël de Rosnay. Nous revoici en train de rappeler une approche a minima interdisciplinaire, et qui devrait tendre à devenir transdisciplinaire.

Ce faisant, nous parlons bien aussi de pratiques éducatives, en lycée, en animation péri-scolaire, ou en éducation populaire, et de recherche-artistique, qui dans tous nos cas sont source de conscientisation et donc forment un médium propre à favoriser des engagements citoyen et politique.

Les interactions et transformations en jeu touchent les partenaires, les témoins, les regardeurs de cet art né de dispositifs incluant une part de recherche-création, elles touchent aussi les artistes et les chercheurs qui en sont eux-mêmes peu à peu transformés, devenant par ces recherches et ces dispositifs de créations plus citoyens et plus engagés.

Mais jusqu'à quel point accepter les codes, usages et préceptes de l'autre ? Et par quelle « identité » devenir à la fois artiste et chercheur en sciences humaines et sociales ?

L'anthropologue Favret-Saada, dans *Désorceler*, nous met en garde : l'ethnologue ou l'anthropologue, tout en pratiquant l'enquête participante, doit se garder d'entrer dans la logique de la sorcellerie qu'il va étudier, faute de quoi il risque fort de perdre à la fois distanciation et scientificité.

C'est une forte question de savoir jusqu'à quel point le chercheur en sciences humaines et sociales doit entrer dans la logique de l'artiste, et l'artiste, dans la pratique du sociologue ou du psychanalyste, mais, fort heureusement, il n'y a pas là-dessous de sorcellerie.

Juste un peu de la magie de la rencontre...

Et juste un « partage du sensible », selon la formule de Jacques Rancière se questionnant sur l'écriture de Flaubert qui a « le parti pris de peindre plutôt que d'instruire », Rancière qui nous pousse à nous demander si un art qui instruit ne serait-il pas nécessairement démocratique ?